

1^{er} Dimanche de Carême (C)

2016

Aussitôt après son baptême, Notre-Seigneur est poussé par l'Esprit au désert.

Ainsi furent inaugurées et remplies d'une efficacité surnaturelle, les deux étapes fondamentales de notre vie de chrétien et de moine. Ainsi nous est révélée leur unité foncière :

Le même Esprit, qui, dans le baptême, fait de nous des fils de Dieu, nous pousse au désert, pour faire de nous, des amis et collaborateurs de Dieu. Le même Soleil qui nous illumine et nous réchauffe, veut nous brûler et consumer, jusqu' à nous transformer en Lui¹.

Voir les choses dans cette perspective ne nous est pas spontané. Il suffit de regarder comment nous réagissons lorsque nous sommes invités à suivre Notre-Seigneur au désert. Le soir du mardi gras, en prévision du Carême qui arrive, nous avons fait des provisions au dîner. Le mercredi des cendres nous nous sommes serrés la ceinture, et nous avons traversé cette journée de jeûne comme une averse, les yeux fixés sur un but : le repas du soir. Ce n'est qu'une caricature, bien entendu, mais peut-être suffisamment parlante, pour nous faire prendre conscience d'une incohérence, d'un manque de logique.

La liturgie ne cesse de nous répéter que le Carême est un temps de grâce, un temps favorable. Favorable pour quoi faire ? Pour nous laisser entraîner au désert. Le désert est l'endroit où le soleil règne en maître, où il n'y a plus que le soleil. Ce soleil est Dieu Lui-même. En nous hâtant de traverser le désert sans que le soleil nous brûle, nous nous soustrayons à Dieu. Ici est le manque de logique : prendre la peine d'entrer au désert, sans nous y exposer à l'action décapante du soleil, sans nous y laisser transformer par lui. A la rigueur, il vaudrait mieux ne pas y aller. Passer par le désert sans que soit consumé par le soleil ce qui nous éloigne de Dieu ne sert à rien. Dieu ne prend aucun plaisir à nous voir souffrir. Il cherche à nous transformer.

Si nous sommes logiques, nous n'avons pas le choix ; il nous faut aimer le désert. Il ne s'agit pas de nous ajouter des pénitences selon notre choix mais de recevoir ce que Dieu nous propose à travers la sainte Règle, les exigences de notre vocation et de la vie commune. La faim, les contrariétés, le manque de confort, l'aridité dans la prière, les blessures d'amour-propre, toutes ces choses que nous cherchons à fuir, sont les effets de ce Soleil qui ne peut s'approcher de nous sans consumer tout ce qui lui fait obstacle en nous. Avec ce regard de foi, le seul juste, nous ne pouvons vouloir quitter le désert, avant que s'achève notre transformation. Car une transformation est inévitable.

La fin de notre vie est la possession de Dieu dans la vision béatifique. Bien que cette fin nous dépasse infiniment et ne peut nous être donnée comme le simple aboutissement de nos efforts, elle demande néanmoins que nous lui soyons proportionnés. La proportion qui doit exister entre Dieu et nous consiste dans la perfection de la charité, qui est la vie même de Dieu, répandue en nos cœurs. C'est elle qui nous pénètre si douloureusement sous l'action du divin soleil. Si nous nous soustrayons à cette action, nous remettons la partie à plus tard. Le purgatoire n'est rien d'autre que ce désert où le Soleil de l'Amour divin brûle tout ce qui en nous lui fait encore obstacle. La différence, c'est qu'on ne peut plus y augmenter le degré de charité qui sera le nôtre pour l'éternité. C'est une perte incalculable.

Oui, la miséricorde de Dieu est immense. Oui, elle nous enveloppe et nous précède sur tous nos chemins et croyons qu'elle ne laissera perdre aucun d'entre nous. Mais la miséricorde de Dieu veut nous donner bien plus que nous n'en voulons recevoir.

Nos Pères dans la vie monastique ont bien compris cela. C'est la raison pour laquelle ils ont cherché à s'enfoncer dans le désert. Plus cohérents que nous, ils avaient saisi comme d'instinct, que son implacable aridité n'est qu'un aspect inséparable de la miséricorde divine qui veut nous transformer. Suivons comme eux Notre-Seigneur au désert et, au bout de ces quarante jours, n'ayons d'autre désir que de nous y enfoncer plus encore. Alors, en nous, la miséricorde du Père aura vaincu et beaucoup en recevront des fruits. Amen.

¹ Il ne faut évidemment pas entendre cela dans un sens panthéiste. La transformation en Dieu ne supprime ni la nature, ni la substance, ni la personne humaine. Au contraire, l'homme n'est jamais plus homme que lorsqu'il est transformé en Dieu, car c'est pour cela qu'il a été créé. Une image peut bien éclairer cela. Le fer rougi au feu semble n'être plus que du feu, l'air traversé par la lumière semble n'être plus que la lumière, ils sont pourtant là comme sujets porteurs du feu et de la lumière. (Cf. Gilson. Esprit de la philosophie médiévale. Chapitre sur l'amour de Dieu).